

**Jocelyn
Benoist**

***Mais où ai-je
donc mis mon
réel ?***

Ma première remarque portera sur la métaphore de l'accès, dans son usage eu égard au réel, qui est décidément paradoxal. D'où pourrait donc se poser à nous la question de l'accès au réel, que nous n'y soyons pas déjà ?

Assurément, l'idée d'accès a, dans la vie réelle — précisément — un sens obvie. Il arrive qu'une chose ne soit pas immédiatement disponible, éventuellement qu'elle soit cachée. Alors le problème est posé de se ménager un accès à elle.

Ainsi, on parle de l'accès à une ressource par exemple. La notion d'accès, essentiellement, suppose donc qu'on puisse, au moins théoriquement, ne pas avoir accès. L'accès intervient en remède et dépassement d'une telle situation, comme une capacité que nous avons.

Mais au fait, *qu'est-ce que cela serait, ne pas avoir accès au réel ?*

Le problème est que la notion d'accès, habituellement, n'a de sens que sur ce terrain même par rapport auquel la question est alors posée de savoir si on y a accès, à savoir celui du réel. Qu'est-ce que cela serait, un accès qui ne serait pas ménagé, et qui, en conséquence, réussirait ou échouerait, *dans le réel ?*

La philosophie moderne, dont les neurosciences sont largement les filles, a ainsi transposé un problème au-delà des limites où il semblait trouver son sens de façon obvie : comme si la question devenait celle, de principe, de la possibilité d'avoir accès à ce qui est nécessaire pour que la notion d'accès ait un sens.

En second lieu, je pense qu'il y a également des questions à se poser eu égard au terme qui, dans le problème qui nous est soumis, semble devoir cristalliser la difficulté dudit « accès » au réel, à savoir : « vérité ». La question de l'accès en ce sens spécial qui serait celui de l'accès au réel, semble en effet identifiée ici à celle de la vérité.

Philosophiquement, une telle assimilation me paraît rencontrer des difficultés qui, certainement, nous installent d'ores et déjà au cœur de notre problème.

En effet, pour obtenir quelque clarté que ce soit sur la notion de « réel », il paraît important de la distinguer fermement de celle de « vérité ».

Tout d'abord parce que les deux termes ne s'utilisent pas de la même façon. La réalité est une détermination métaphysique de ce qui est, ou de certaines choses qui sont, des « choses » auxquelles nous avons affaire. La vérité est une détermination épistémique d'un certain type d'attitude que nous avons par rapport à ces choses, là où, précisément, cette attitude est couronnée de succès. De façon dérivée, la notion peut aussi qualifier les produits de cette attitude, ou ce dans quoi elle se fixe, comme les énoncés : on peut dire d'une pensée ou d'un énoncé qu'ils sont « vrais ». On ne dira pas, *a priori*, cela d'une réalité, sauf dans un emploi bien particulier, qui inclut la référence à un certain type d'attente cognitive que l'on pouvait avoir par rapport à elle — et donc une composante épistémique — comme lorsqu'on parle d'une « fausse dent », ou d'« or vrai ». Dans sa plus grande généralité, cependant, le concept de réalité — de cette réalité par rapport à laquelle une certaine philosophie pose le problème de l'accès — n'inclut pas nécessairement dans sa définition une telle dimension épistémique : il ne renvoie en effet essentiellement à rien d'autre qu'à cette propriété qu'ont les choses d'être ce qu'elles sont.

Après cette mise au point, il faut s'interroger sur le rapport entretenu par ces deux termes : « réalité » et « vérité ».

Or, poser la question de la réalité dans les termes de celle de la vérité, comme si la première dépendait de la seconde, comme semble le faire l'énoncé soumis à notre réflexion, soulève une difficulté évidente.

Cette difficulté est plus ou moins de même type que celle que nous avons soulignée regardant la notion d'accès. C'est que, si vérité il y a, comment celle-ci serait-elle possible si ce n'est *dans la réalité* ? Il n'est pas dit que toute vérité ait des réalités pour objet – sur ce point, qui a trait à l'univers de notre discours et de notre pensée, on peut discuter. En revanche, en tant que la vérité est une certaine valeur que nous attribuons à des attitudes effectives que nous adoptons, dans le cadre de notre rapport général à la réalité, ou à certains produits de ces attitudes, il n'y a de vérité que dans la réalité. La réalité semble, au minimum, *présupposée* par la vérité, cela là-même où elle n'est pas nécessairement constituée en son objet thématique.

Il y a donc quelque chose d'étrange à faire de ce qui, en un certain sens, en dépend, à savoir la vérité, la condition de la réalité.

Evidemment un tel geste n'est rendu possible que par cette représentation typiquement moderne d'un esprit coupé du monde et qui aurait pour ainsi dire à le connaître – et à l'établir dans sa réalité – de l'extérieur. La réalité devenant comme telle objet de connaissance, elle semble dépendre, dans son être, de la vérité et de notre capacité d'établir de telles vérités.

Il faut rejeter en premier lieu le théoricisme sous-jacent à une telle représentation. La réalité est vécue avant d'être connue, ou plutôt : nous *y sommes*, nous en faisons partie et sommes cernés par elle avant de la connaître. C'est seulement sur la base de cette inhérence première, et en son sein, qu'un projet de connaissance quelconque, y compris au sens le plus ordinaire du terme, peut émerger par rapport à la réalité.

Néanmoins, si ce qui définit la réalité est d'être ce qu'elle est, quoi que nous en pensions – et qu'en pense quelque être pensant que ce soit – il semble difficile en revanche d'accorder à notre *sens de la réalité* une immunité totale par rapport à l'erreur. Si nous nous trompons tout le temps, notre sens même de la réalité n'en serait-il pas affecté, au point qu'il deviendrait difficile, peut-être impossible pour nous d'entretenir une telle idée ?

Cela ne veut pas dire, encore une fois, que le sens d'une telle notion soit d'abord ni purement théorique, que le sens que nous pouvons avoir de la réalité comme réalité dépende directement ou principalement de notre capacité à formuler des jugements vrais sur elle. Il se pourrait que, de ce point de vue, la vérité – et son échec, l'erreur – ne soit qu'un phénomène de surface, ou relativement dérivé, dans notre rapport à notre monde ambiant. D'abord parce que le rapport que le vivant entretient avec son environnement et qui, à notre insu même, structure encore profondément notre relation supposée intentionnelle à ce contexte, ne se déploie pas en premier lieu suivant des modalités telles que cela ait un sens de leur appliquer les notions d'erreur et de vérité, mais plutôt celles de stimulation, réaction et, à partir d'un certain niveau d'autonomie, action. Cela n'aurait pas de sens de parler de l'intentionnalité ou de la représentation d'une amibe. Et il reste beaucoup de l'amibe en nous.

En revanche, *négativement*, pour des êtres qui entretiennent *aussi* une relation de type intentionnel au monde comme nous, il est certain que l'erreur systématique, comme nous pouvons l'éprouver dans certaines circonstances particulières (galerie de miroirs déformants), a quelque chose de déstabilisant. Elle ébranle notre foi naturelle en la réalité, au point de faire perdre à nos yeux quelque sens à ce concept, et à en faire ce qu'il n'est pas au départ : un problème théorique. Y a-t-il une réalité, nous demandons-nous alors ? Et

pouvons-nous y avoir accès ?

Ce constat semble ouvrir la possibilité d'une généralisation et d'une véritable question métaphysique, telle que les affectionne une certaine philosophie, et que le développement des neurosciences peut parfois sembler justifier aux yeux de cette même philosophie.

Et si nous étions faits d'une telle façon que le monde soit toujours une galerie de miroirs déformants pour nous ? que nous nous trompions toujours sur la réalité ? que nous n'y ayons jamais accès ?

Une telle question, en elle-même, soulève des difficultés conceptuelles évidentes. Tout d'abord, pour avoir un sens, elle fait fond sur le concept même de cette réalité à laquelle elle suppose, d'un autre côté, que nous n'avons jamais accès. Or un tel concept semble présupposer un tel « accès », ou, pour être plus exact, l'épreuve de ladite réalité. D'autre part, la même chose vaut, en un certain sens, du concept d' « erreur », qui, quant à lui, renvoie nécessairement à l'horizon d'une vérité, et d'une vérité qui a un certain sens pour nous, donc dont nous avons une certaine expérience. Si nous n'étions jamais dans le vrai eu égard à ce qu'il y a, nous ne pourrions jamais nous tromper non plus. L'erreur n'a de sens qu'en tant qu'échec de quelque chose que, dans le principe, nous pouvons faire.

Il n'est donc pas sûr du tout que cela ait un sens de dire que nous nous trompons *globalement* eu égard au monde.

En revanche, on voit bien ce qui, dans l'évolution de la connaissance de l'être humain et des fondements de son rapport y compris intentionnel à son environnement, peut conduire dans cette direction.

Tout d'abord, la découverte que ce qui, phénoménologiquement, se présente à nous comme simple et immédiat, pourvu d'une forme d'évidence, peut en réalité mettre en jeu des processus extrêmement complexes et indirects. Ainsi, plus on avance, plus on sait que la perception, cette perception qui, selon un certain réalisme philosophique, est censée jouir d'une forme de transparence et nous délivrer l'immédiateté du monde, c'est extrêmement compliqué.

Ensuite, on ne peut négliger un fait fondamental : l'importance des processus *inhibitaires* dans la relation qu'entretient l'organisme complexe avec son monde ambiant. Cet organisme, comme tel, est bombardé de stimulations, stimulations qui en tant qu'elles sont encodées et transmises par certains canaux, sont assimilables à de l'information. Or il est tout aussi fondamental qu'une part de cette information ne passe pas, soit retenue et bloquée par des processus spécifiques, qu'il ne l'est qu'une part passe effectivement et atteint le système central. Ainsi, par exemple, si des processus biochimiques spécifiques n'intervenaient pas, toute stimulation pourrait-elle être assimilable à de la douleur. On ne peut ignorer l'importance du filtrage ou de la régulation, sans parler de la complète réélaboration de l'information effectuée par le système central.

Notre relation au monde ambiant, cette relation qui, sans nul doute, constitue le socle de notre « sens de la réalité », n'est donc certainement pas une relation de prise directe, comme s'il suffisait de nous brancher dessus pour que le réel se manifeste tel qu'il est. Pour rendre compte de ce que nous voyons, sentons, etc., il faut rentrer dans l'analyse de processus éminemment complexes et indirects.

Cette *réalité* – car il s'agit bien, une fois encore, de réalité ! – que la philosophie doit prendre en compte, ne me semble cependant pas remettre en question la thèse philosophique de « réalisme direct », suivant laquelle nous serions bien entourés par la réalité et nous serions directement en contact avec elle. C'est ce dont je voudrais m'expliquer pour terminer.

Tout d'abord, l'argument qui infère, par exemple, de la complexité et/ou du caractère indirect ou négatif des processus de notre vision le fait que nous ne « voyons » pas vraiment les choses confond certainement deux niveaux d'analyse. Car « voir », c'est précisément le résultat de tous ces processus. Donc cela n'a pas de sens d'arrêter artificiellement le processus par l'analyse et de considérer telle ou telle de ses étapes – fût-ce l'étape primordiale de la stimulation – comme le lieu théorique d'une possible « vraie vision » et de tenir chaque étape ultérieure comme une sorte d'adultération du message primitif. C'est tout simplement comparer un voir et quelque chose qui n'est pas un « voir ».

Cela n'a donc pas de sens de dire, par exemple, que notre vision serait fautive par principe. Fautive par rapport à quoi ? Bien sûr quand nous disons que nous voyons les choses mêmes, nous parlons des choses en tant que vues, des choses telles que la vision a été incorporée à leur concept. Mais en quoi cela nous éloignerait-il du réel ? Cette dimension « phénoménologique » [c'est-à-dire intrinsèquement déterminée par la référence à l'expérience que nous pouvons en faire par un certain sens] n'est-elle pas une partie constitutive de son concept : de ce que nous *appelons* « réel » ?

En fait, et c'est là le point important, les propriétés visuelles, par exemple, dans notre langage ordinaire qui est celui sur le sol duquel s'élabore notre concept de « réalité », ne constituent pas une simple façon de se *représenter* la chose, une « image théorique » de cette chose. Elles en sont bien plutôt une partie réelle et une dimension logique : un élément de ce que c'est qu'être une chose pour un certain genre de ce que nous nommons « choses ». Il y a là un aspect très important de ce que nous appelons « réalité ».

Or, c'est en partant de ce sens de la réalité, dans lequel il y a des choses visuelles et beaucoup d'autres du même genre, marquées par une référence constitutive à la possibilité de l'exercice de tel ou tel de nos sens, que nous pouvons poser, en général, la question de notre capacité d'accéder ou non à « la réalité » et que celle-ci peut avoir un sens.

Ainsi, la réalité à laquelle on se demande si nous pouvons ou non avoir accès constitue-t-elle l'arrière-plan même de cette question.

Cela ne signifie pas, bien sûr, que l'*explication* des relations que nous entretenons avec cette réalité ne requiert pas l'introduction d'un autre matériel que les « choses visuelles » ou autres réalités de ce genre. Par exemple, pour *expliquer* le fait de la vision, il faudra introduire, au minimum, des excitations nerveuses. Mais la notion d'excitation nerveuse ne se met à avoir un sens pour nous que sur fond d'un univers de choses visuelles et autres choses du même type, et comme principe d'explication de la sensibilité que nous y avons (de leur « expérience »).

Je crois donc qu'il faut surmonter une fois pour toutes ce paradoxe que pointait Frege à la fin de son grand texte testamentaire de 1918 « La pensée » : celui de l'idéalisme acheté avec la monnaie du réalisme. Un certain type d'analyse nous conduit à penser que l'activité que nous devons déployer pour construire une prise sur le réel et devenir capables de lui accorder le sens de « réel » constitue pour ainsi dire un voile entre lui et nous et nous empêche d'y accéder tel qu'il est. Cependant une telle analyse n'a de sens que parce qu'elle tient cette activité pour une réalité, et suppose donc à l'arrière-plan ce type même de connexion avec le réel que seule son interprétation incorrecte, trop rapide — une interprétation qui nous placerait à *la fois dans et en dehors* du cadre de cette analyse — finit par nous faire juger problématique.